



Scènes de rues



© GELPHINE TOSQUE

Héritiers d'une longue tradition, les arts de la rue constituent en France un secteur florissant, qui a connu un essor considérable au cours des quatre dernières décennies.

> PAR FLORIANE GABER, JOURNALISTE

La France peut se targuer d'avoir développé, depuis quarante ans, un secteur artistique sans équivalent ailleurs : celui des arts de la rue. Pourtant, si, pour la majorité des gens, l'expression évoque immédiatement « statues », « manchards » et « crayeurs », voire jongleurs et cracheurs de feu, rares sont ceux qui ont réellement assisté à des représentations données par l'une des mille compagnies recensées dans l'Hexagone. Peut-être Royal de Luxe et ses spectacles autour du Géant ont-ils marqué les mémoires, grâce notamment aux nombreux reportages télévisés qui leur ont été consacrés. Pourtant, les artistes de rue « labellisés » ne sont pas les seuls à avoir choisi de s'exprimer dans l'espace public.

Le temps des pionniers

Les arts de la rue tels qu'on les connaît et les définit aujourd'hui en France remontent à l'immédiat après-1968. La société, profondément secouée par les « événements », se remet alors en question,

Au service
des grandes
causes
des années
1970

tout en éprouvant le besoin de trouver dans le passé de quoi se rassurer. Des artistes, prenant exemple sur les expérimentations à l'œuvre outre Atlantique, les pratiques militantes de l'agit-prop, ou redécouvrant l'univers des saltimbanques et des « circassiens », sortent dans la rue à la rencontre des citoyens et brisent les codes conventionnels de la (re)présentation.

Les usines en grève ou occupées voient alors défiler des troupes qui viennent y présenter leur spectacle ou travailler avec les ouvriers à l'élaboration de saynètes. Personnages types ou clownesques, pancartes, fanfares, slogans acérés..., tout l'attrail de l'agitation dénonciatrice est convoqué. Parmi ces groupes, plus ou moins éphémères, certains (comme le Théâtre à Bretelles) se mettent au service des grandes causes des années 1970 : lutte pour l'émancipation des femmes et la liberté de contraception et d'avortement, revendications des homosexuels et des immigrés, dénonciation des projets d'urbanisme uniformisant les centres-villes, etc.



^ **Les Plasticiens Volants.** Événement pour la candidature de Toulouse au titre de capitale européenne de la culture 2013. Toulouse, place du Capitole, 2008.

À l'époque, le Festival de Nancy présente les productions de compagnies américaines engagées, comme le Bread and Puppet et ses grandes marionnettes, El Campesino créé par et pour les ouvriers agricoles latinos, la San Francisco Mime Troupe dénonçant les travers de l'Oncle Sam. Le Sigma, à Bordeaux, donne plutôt dans le happening, expérimenté dans les années 1960 aux États-Unis par Allan Kaprow et importé en France par Jean-Jacques Lebel. Le Living Theatre, lors de ses brèves apparitions, marque le paysage théâtral français qui se cherche alors du côté du corps plus que de celui de la parole, et de l'improvisation (collective) plus que dans l'écriture et la maîtrise assurée par un seul.

En 1973, à Aix-en-Provence, le Relais culturel a enfin l'idée de rassembler saltimbanques traditionnels et jeunes artistes soucieux d'aller chercher le « non-public » là où il se trouve : dans les rues, sur les places et dans les banlieues. Cracheurs de feu, briseurs de chaînes, hommes-orchestres, alors relégués dans les foires commerciales et sur les parkings des supermarchés, côtoient sur les trottoirs aixois les comédiens, danseurs et musiciens du Palais des Merveilles, du Théâtre de l'Unité, du Puits aux Images, de Blagueballe, maquillés jusqu'aux dents, fleurs dans les cheveux et pattes d'éléphant en pagaille. Le Grand Magic Circus de Jérôme Savary a ouvert la voie pour ces « nouveaux saltimbanques », bien vite soucieux d'être considérés comme de « vrais artistes ».

Le développement du secteur

Les saltimbanques, les « cogne-trottoirs », ont en effet sillonné, durant les années 1970, aussi bien les fêtes (de quartiers, de *L'Humanité*, de Lutte ouvrière) que les banlieues où les animateurs n'osaient pas toujours se risquer et dont ils tenaient en quelque sorte le rôle. Peu de structures culturelles établies les ont invités, creusant un fossé (qui ne s'est toujours pas comblé) entre ces « animateurs » et les « créateurs ». Les années 1980 voient s'organiser ce qui va devenir un secteur : Lieux publics, association nationale, voit le jour en 1983 et entame une véritable lutte pour la reconnaissance. Ses armes sont le Goliath, annuaire regroupant les artistes, les fournisseurs et les lieux de diffusion, et les Rencontres d'octobre, qui réunissent artistes, programmeurs et décideurs (maires et préfets qui sont en charge de l'espace public, représentants du ministère de la Culture qui peuvent décider des subventions). Bientôt, le directeur de Lieux publics lancera le Festival d'Aurillac, qui deviendra la Mecque des arts de la rue, connue bien au-delà de l'Hexagone.

Ces années 1980 voient se multiplier les compagnies aujourd'hui dites « historiques », comme Oposito, Generik Vapeur, Transe Express, Délices Dada, Kumulus, etc., et les festivals ne sont pas en reste : des manifestations comme Chalon dans la rue (à Chalon-sur-Saône) ou Viva cité (à Sorteville-lès-Rouen), toujours en activité aujourd'hui, sont créées à cette époque. ●●●